

XYZ. La revue de la nouvelle

La surprise du Grand Hôtel de la Gare et des Sports

Pierre Léon



Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léon, P. (2009). La surprise du Grand Hôtel de la Gare et des Sports. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 55–58.

La surprise du Grand Hôtel de la Gare et des Sports

Pierre Léon

LES VOYAGEURS DE COMMERCE, représentants en bibles, en encyclopédies ou en aspirateurs, courent toujours le monde. Philippe Lafleur est de ceux-là. Il arrive ce soir au Grand Hôtel de la Gare et des Sports de Romorantin, qui est une ville de province bien endormie à minuit.

Il rit en se rappelant les plaisanteries des copains de la Sorbonne, du temps où il préparait une licence ès lettres. On disait alors, dans sa promotion : « Si tu ne sors pas premier à l'agrégation, tu te retrouves prof au collège de Romorantin ! » Personne ne savait très bien si cette petite ville de province était en Sologne ou dans les Alpes. Tout ce qu'on imaginait était un « trou » où il ne se passait plus rien depuis le Moyen Âge et où on s'ennuyait à mourir. Et voilà qu'il arrivait, ce soir, vingt ans plus tard et pour la première fois de sa vie, à Romorantin.

Philippe Lafleur, ayant raté ses fameux examens d'agrégation, avait trouvé le métier qui ne ferait pas de lui le prof sédentaire : voyageur de commerce. Philippe est donc sans cesse par monts et par vaux dans cette France profonde, pleine des Romorantin qu'il avait tant voulu éviter. Il a vendu de tout sans grand succès. Le voilà maintenant dans l'édition de livres d'art et de bibles.

Les intellectuels sont pires que les quincailleurs qui, eux, ont de bonnes raisons de refuser votre dernier gadget pour réussir infailliblement la mayonnaise. Les libraires font travailler les auteurs et les éditeurs, pendant que leurs distributeurs reprennent les invendus. Philippe passe ainsi son temps à traîner de porte en porte des valises de bouquins déposés et repris. Profondément athée, il est écœuré de voir que la Bible se vend toujours mieux que la littérature laïque. Il y a un Dieu pour ça.

Philippe aurait mauvaise grâce de se plaindre à son épouse, Denise, pharmacienne à Montargis. C'est elle qui fait vivre le ménage. Elle ne se prive pas de le dire à son rêveur de mari et le considère comme un raté. Elle le méprise allègrement. Elle a dix

ans de moins que lui. Jolie brune, coquette, très courtisée par les clients.

Philippe et Denise ne se voient guère que les week-ends. Monsieur a toujours une excuse pour ne pas rentrer. Un rendez-vous important qui va lui rapporter une grosse commission. Elle accumule la rancœur. Des idées de liberté lui montent à la tête. Mais ce n'est pas facile à réaliser quand on a une situation de notable provinciale. Elle se tue au travail, avec seulement une laborantine qui l'aide à préparer les potions pour toute une ville où les gens, victimes de la générosité de la Sécurité sociale, sont volontiers malades.

Voilà donc notre homme à Romorantin, qui a probablement autant de charme que Vierzon ou Clermont-Ferrand ! Mais il n'a pas envie d'en savoir plus pour le moment. Ce soir, sortant du train de Vierzon, épuisé après une rude journée de rebuffades, il ne songe qu'à aller se coucher. Il voit son visage mal rasé dans la vitre du wagon. Malgré ses traits tirés et quelques cheveux blancs, il a l'air encore jeune. Une quarantaine bien alerte. Mais fatiguée ! Au lit, vite !

L'horloge de la gare affiche ONZE HEURES QUARANTE-HUIT, tel qu'annoncé par l'horaire du train, qui entre en gare avec l'exactitude SNCF des beaux jours. À cette heure tardive, il y a peu de monde sur la ligne Vierzon-Romorantin. Philippe Lafleur se retrouve tout seul dans l'immense hall style Art déco du GRAND HÔTEL DE LA GARE ET DES SPORTS.

On ne remplit plus de fiche quand on arrive à l'hôtel, en France, mais le portier, pas toujours très à l'aise en informatique, met bien du temps à trouver la chambre : NON-FUMEUR, CÔTÉ COUR, DERNIER ÉTAGE, POUR UNE SEULE PERSONNE.

L'hôtel est désert. Pendant que le réceptionniste se bat avec son ordinateur, Philippe Lafleur retrouve un peu ses esprits. Il a téléphoné à Denise de son portable, dans le train. Ils s'appellent chaque jour, plus par convention bourgeoise que par amour. Mais, curieusement, Denise est atrocement jalouse de ce mari qu'elle n'aime plus. Jalouse, elle l'est aussi de son employée, Suzon, jeune minette pas bien belle mais aguicheuse, qui couche, sans trop se cacher, avec

Philippe. Au moment de téléphoner, il a toujours envie de dire : « Bon. Ce serait aussi simple qu'on se sépare. Non ? » Ils n'ont pas d'enfants. Ils vivent en célibataires, sauf que Denise en souffre de plus en plus. Que la vie est compliquée !

Il aperçoit alors, dans ce grand hall, une superbe blonde. Elle fait les cent pas. Est-elle seule ? Perdue ? La connaît-il ? Il va à sa rencontre. Mais oui, ils semblent bien se connaître ou se reconnaître. Ils se parlent. Il revient à la réception, la dame à son bras.

— Ah ! s'exclame-t-il, c'est quand même extraordinaire. Ma femme m'attendait pour me faire une surprise. Elle est venue me rejoindre, sachant que je serais ici ce soir ! C'est vraiment une surprise, répète-t-il, l'air tout à fait étonné.

— Oh ! j'ai l'habitude. Vous savez, ça arrive souvent avec les voyageurs de commerce qui arrivent si tard de Vierzon où on s'amuse pas tous les jours. Et on a tort de croire que les dames n'aiment pas faire, à leur mari, la surprise de venir les attendre à la sortie du train. C'est une délicate attention.

— Mais oui.

— Alors vous aimeriez un lit double ?

— Certainement.

La blonde avait un tempérament de feu. La nuit de surprise fut ravageuse. Il avait toujours une bouteille de scotch avec les bibles. Ils en burent après chaque prouesse. Il découvrit avec surprise, non sans quelque honte, mais avec attendrissement, que Denise lui avait mis une boîte de ses chocolats préférés dans la valise. La blonde n'en voulut pas goûter. Dans le métier, il faut garder la ligne. Lui, ivre depuis longtemps, en mangea trop, et s'en fut vomir aux toilettes tout le reste de la nuit.

Comme il avait perdu conscience, la fille lui subtilisa tout son argent liquide, ainsi qu'une jolie bible, en souvenir de ce mémorable moment, et s'éclipsa sur la pointe des pieds, dès l'aurore. On l'aperçut sortir presque en courant. On ne l'a plus revue.

Quand, à midi, les femmes de ménage ont frappé à la porte de Philippe Lafleur, pas de réponse. Le patron est venu lui-même à la chambre. Il ouvrit avec une clé de secours. Philippe Lafleur gisait sur les dalles de la salle de bains. Mort. Il avait glissé et s'était

fracturé le crâne sur le rebord à angle droit de l'antique baignoire. Des flots de sang avaient coulé. La police arriva avec le médecin légiste qui, pressé, conclut à une mort par accident cérébral. Le chien de l'hôtel, gourmand, finit la boîte de chocolats. Il en trépassa. On se mit d'accord pour croire à une indigestion.

On ne sut jamais si les chocolats avaient été offerts par Denise ou Suzon. On sait être discret dans la province traditionnelle, un brin romantique.